

38

EN COUVERTURE
SORTIE LE 30 JUILLET

Substitution Bring Her Back

De Danny & Michael Philippou



De mort et d'eau réche

Un peu moins de deux ans après *La Main*, les frères australiens Danny et Michael Philippou partagent un nouveau récit de deuil surnaturel avec *Substitution - Bring Her Back* et sortent de leurs tripes une merveille de morbidité et d'horreur âcre en vase clos.

Par Sacha Rosset.

BRING HER BACK.

2025. Australie.
Réalisation Danny & Michael Philippou.
Interprétation Sally Hawkins, Billy Barratt, Sora Wong...
Sortie le 30 juillet 2025
(Sony Pictures Releasing France).

ATTENTION : L'ARTICLE CONTIENT QUELQUES SPOILERS

Ce serait donc ça, le vrai cinéma d'outre-tombe. En seulement deux longs-métrages, les frangins Philippou ont réussi l'exploit de définir clairement leur univers, en explorant des thématiques parallèles à un même fil rouge : la communication entre le monde des vivants et celui des morts. En signant *Substitution - Bring Her Back*, version longue de leur court-métrage *Deluge*, le duo invoque une sorte de jumeau – voire un siamois – de leur premier long *La Main*, surprise traumatique surgie de l'ombre en 2023. Le postulat était simple : une paluche sculptée était utilisée par des ados lors de soirées arrosées pour inviter, le temps de quelques secondes, des esprits à la fête. Déjà, il y avait cette idée de séance de spiritisme qui dérape, mais aussi un personnage, la protagoniste Mia (Sophie Wilde), dont la face sombre se révélait à mesure que le récit progressait. Mais surtout, Danny et Michael Philippou, auparavant célèbres en Australie pour leur chaîne YouTube RackaRacka blindée de sketches comiques et déjantés, se distinguaient par une mise en scène âpre et frontale, généreuse en méchants chocs visuels. Avec ce deuxième long-métrage, ils empruntent donc le même sentier tordu.

BABA YOGA

Les Philippou s'intéressent cette fois-ci au destin de Piper (Sora Wong), une adolescente malvoyante de 12 ans, et de son demi-frère quasi majeur Andy (Billy Barratt), à la recherche d'une famille d'accueil à la mort de leur père. Ils atterrissent chez Laura (Sally Hawkins), une ancienne

psychologue pour enfants, quadragénaire célibataire qui a elle-même perdu sa fille Cathy (Mischa Heywood). Assez curieusement, les deux orphelins découvrent l'existence d'une autre pupille de Laura, Oliver (Jonah Wren Phillips), un gamin mutique au crâne rasé et à la tache de vin. De plus, le caractère excentrique, à première vue jovial, de leur mère de substitution dénote rapidement une psyché trouble et même carrément retorse. Le fait est que celle-ci prépare un rituel macabre...

« Ne pas y aller par quatre chemins » : tel semble être le mantra de la fratrie Philippou. Le tandem nous inflige ainsi en guise d'introduction une séquence de rite cradingue et cryptique, pleine de drôles de types presque fantomatiques, qui se conclut par un meurtre par pendaison. Dans ce foutoir glauque, un détail raccroche toutefois le spectateur au réel : une femme filme le sabbat au Caméscope. Il y avait déjà quelque chose du ressort de la vidéo maudite dans *La Main*, les jeunes s'empressant de filmer au smartphone les exploits de leurs camarades ; ici, cet aspect est encore plus prégnant puisque Laura possède justement des cassettes de ces méfaits filmés. Mais à la différence de la J-Horror du style *Ring* de Hideo Nakata, les VHS n'ont rien de maudit en soi, et elles sont en réalité réduites à de simples tutoriels utilisés par Laura pour mettre son funeste plan à exécution. Il ne faut pas s'attendre à ce que le fonctionnement lui-même d'une éventuelle secte soit mis au jour : les Philippou se gardent bien d'apporter la moindre explication à ces messes noires. D'ailleurs, le personnage de Laura ne consiste pas tant en une authentique sorcière qu'en une geek de l'ésotérisme, essayant de reproduire en solo ce qu'elle voit dans ses reliques vidéo – on ignore même comment elle a pu mettre



Pour incarner le personnage de la mère d'accueil Laura, Sally Hawkins passe avec virtuosité de la quadra un peu fofolle à la sorcière carrément sinistre.

la main là-dessus. Laura serait finalement une sorte de tantine new age un peu zinzin mais baba cool, qui aurait viré méchante belle-mère de Disney ; en d'autres termes, c'est un peu comme si la pétillante Poppy qu'incarnait Sally Hawkins dans *Be Happy* de Mike Leigh aurait basculé du côté obscur.

AUSTÉRITÉ MORBIDE

Pourtant, avec cette sorcellerie de pacotille se révèlent des esprits démoniaques bien réels. Ainsi intervient donc Oliver (surnommé paradoxalement « Ollie »), bambin très bizarre qui s'avère possédé par une force maléfique (paradoxalement appelé « ange » dans les vidéos et par Laura). Dans *La Main*, les Philippou nous avaient montré combien ils pouvaient être cruels lors d'une séquence où un ado se fracassait la tronche sur une table pendant de longues minutes ; dans *Substitution*, ils vont plus loin encore avec l'enfant Ollie, victime d'un sadisme paroxystique de la part des réel. Et c'est là le principal reproche qu'on pourrait leur faire, puisqu'ils se vautrent parfois dans des excès de crapulerie et basculent ça et là dans l'ultra-violence un peu gratuite – aussi efficace qu'elle puisse être, comme

lors d'une scène d'automutilation au couteau qui fera grincer des dents et ne s'effacera pas de sitôt des mémoires. Il n'empêche que ce second long-métrage exerce un charme morbide puissant, et ce à un point tel qu'il donne l'impression d'être lui-même maudit, hanté, sensation renforcée par l'apparition de fantômes aux yeux d'Andy et de sa sœur, dont on ne sait s'ils sont vraiment réels. La mise en scène épouse ainsi tout au long du film tantôt le point de vue d'Andy, sorte de Cassandre qui pressent le pire et prophétise un déluge funeste, tantôt celui de Piper, petite force de la nature frappée de cécité partielle, qui ne perçoit que « *les formes et la lumière* » – voir à ce titre la très judicieuse utilisation du flou et des changements de distance focale, qui symbolisent discrètement son handicap sans le singer. Plus austère, complexe et pervers encore que *La Main, Substitution* prouve une nouvelle fois le savoir-faire de Danny et Michael Philippou en matière d'horreur intimiste, et donne l'impression étrange de se retrouver face à un véritable fait divers en milieu surnaturel, laissant ainsi un traumatisme durable. Ce serait donc ça, le vrai cinéma d'outre-tombe : un film-spectre qui n'a pas fini de vous hanter. I

INTERVIEW

Danny & Michael Philippou

RÉALISATEURS

Les Philippou ne sont pas du genre à se reposer sur leurs lauriers, et mènent plusieurs projets de front. Bien avant de nous faire découvrir la suite de *La Main*, ils reviennent sur l'élaboration de ce *Substitution – Bring Her Back* et évoque leurs autres chantiers en cours.

Propos recueillis et traduits par Sacha Rosset. Merci à Youmaly Ba, Virginie Braillard & Lucie Stafford.



Après le succès de *La Main*, vous avez rapidement annoncé que vous en réaliseriez une séquelle, mais finalement, c'est d'abord *Substitution – Bring Her Back* qui se révèle. Avez-vous développé ces projets en parallèle ?

Danny Philippou : En réalité, on a développé *Substitution – Bring Her Back* au même moment que *La Main*, et on avait déjà un script de prêt destiné à notre productrice [Kristina Ceyton] durant la préproduction de *La Main*. Toutefois, on a d'emblée annoncé une suite, car on avait aussi commencé à rédiger le scénario

de celle-ci alors que sortait en salles le premier volet. On s'est ainsi retrouvés avec deux versions de *La Main 2*, basées sur deux différents personnages, soit deux trajectoires distinctes. Puis, on a voulu s'éloigner un petit peu de ce chantier pour mieux se concentrer sur notre autre film, plus avancé, et revenir dans un second temps avec une vision neuve sur cet autre projet.

En 2014, vous avez révélé un court-métrage appelé *Deluge*, dont le synopsis est peu ou prou le même que celui de *Substitution*.

Était-ce votre intention de transformer ce court en long quand vous avez commencé à écrire *Substitution* ?

D.P. : Oui, *Deluge* était l'une de nos sources d'inspiration. Il faisait partie de ces choses qu'on a toujours voulu creuser, voire s'épanouir au format long. On a donc travaillé sur une version « long-métrage » de *Deluge*, et on a fait en sorte que les personnages et des passages du court d'origine puissent coller à cette nouvelle mouture.

Y avait-il déjà, à l'origine, cette idée d'une héroïne malvoyante ?

D.P. : Tout à fait, et c'était un élément central. L'une des premières graines qui ont permis à cette histoire de germer a été une conversation que nous avons eue avec la petite sœur d'un ami. Elle est aveugle, mais malgré ça, elle veut voyager toute seule, prendre le bus sans l'aide de personne, ce qui ne plaisait pas à sa famille, qui était un peu surprotectrice. De son côté, elle exprimait fermement son besoin de parcourir le monde seule, d'être indépendante. On l'a donc rencontrée à de nombreuses reprises pendant l'écriture de *Substitution*, et l'une des choses les plus incroyables qu'elle nous ait dites est que quand on lui demande si elle n'a pas l'impression de passer à côté de la beauté de certaines visions, elle répond qu'elle



Le petit Oliver (Jonah Wren Phillips) suscite aussi bien l'effroi que la pitié, tant le chemin de croix qu'il traverse est douloureux.

est surtout heureuse de ne pas être forcée de voir toute la laideur du monde. Cette perspective est ainsi devenue l'un des points thématiques les plus importants de *Substitution*.

Comment avez-vous déniché Sora Wong, la jeune interprète de Piper ?

Michael Philippou : On tenait à ce que ce soit une personne malvoyante qui obtienne le rôle et on a organisé un casting à l'échelle nationale en Australie. Nos critères étaient très spécifiques : il fallait que ce soit une petite fille malvoyante de 12 ans. Sora a fait partie du nombre restreint de candidates, et pendant l'audition, on a improvisé et on lui a dit : « Voici la situation à laquelle est confronté ton personnage et ce qu'il doit ressentir ; à toi de nous montrer sa réaction et les différents sentiments qu'il exprime. » À ce moment-là, elle nous a vraiment transportés dans la scène, et elle nous a coupé le souffle. C'est comme si, l'espace d'un instant, elle était presque le personnage lui-même. On s'est alors dit qu'elle était parfaite. Elle, de son côté, a émis des doutes quant à sa capacité à transmettre des émotions, en lançant

des choses du genre « *Je ne suis pas une actrice* », mais je reste persuadé que ce talent, on l'a ou on ne l'a pas, et elle, elle l'a, définitivement.

D.P. : L'avoir à l'écran donne aussi une certaine authenticité : elle a pu apporter sa propre expérience à son personnage, à tel point qu'on a dû changer certaines lignes de dialogues, afin de mieux calquer le rôle sur la personnalité de Sora et de correspondre le plus possible à la réalité.

Concernant le rôle de Laura, l'avez-vous conçu spécialement pour Sally Hawkins ?

D.P. : Non, nos personnages découlent de nos sentiments et s'inspirent de notre entourage, ce qui nous permet de donner une impression d'autant plus prégnante de réalisme, et ce n'est pas forcément le cas quand on se base sur des acteurs. On avait ainsi des versions complètement différentes de ce à quoi Laura pourrait ressembler, et Sally était tout en haut de la liste qu'on a dressée avant de faire passer le casting. En effet, on savait qu'il nous fallait un personnage avec une forte personnalité, et pour donner vie aux siens, Sally propose à chaque fois une performance unique en son genre,

ce qui rend chacune de ses apparitions très réelle et habitée. L'idée qu'elle puisse apporter sa virtuosité à notre film nous faisait rêver : on ne s'attendait pas une seconde à ce qu'elle nous dise « oui », alors quand elle a accepté, on est tombés de notre chaise.

On pourrait considérer *La Main* comme une variante simplifiée du concept de *Substitution* et *Deluge*, puisqu'il mettait en scène une protagoniste directement possédée par un esprit, alors qu'ici, on se sert d'une tierce personne possédée pour mener à bien un rituel plus complexe encore. Était-ce votre intention, et est-ce pour cette raison que vous avez d'abord fait *La Main* ?

D.P. : On avait terminé une version du scénario de *Substitution* lorsqu'on était en pleine préproduction de *La Main*, mais elle ne semblait pas prête pour autant. Le script du second était celui qui paraissait le mieux armé, et c'est d'ailleurs le premier dont on ait fait une version définitive, mise sur le marché ; avec le premier, on avait la sensation que certains éléments manquaient au tableau. Ainsi, quand on est revenus à *Substitution* une fois fini le tournage de *La Main*, on a enfin pu vraiment s'y consacrer à nouveau, et en tirer la meilleure version possible.

Il y a toujours eu cette idée de cassettes de rituels, et cette histoire de possession est en quelque sorte le pendant distordu d'une façon saine de faire le deuil pour Laura : ces vidéos constituent le négatif de celles où apparaît sa fille, et elles l'attirent dans une spirale, l'amènent à perdre le contrôle lorsqu'elle les regarde.

Le premier esprit que voit Mia dans La Main est le fantôme d'une femme morte noyée. Est-ce là un écho de Deluge et une préfiguration de Substitution ?

D.P. : Oui, d'une certaine façon, car tout ça baigne dans un même univers. Ce qui est d'ailleurs génial, c'est que tout au début de *Substitution*, dans les extraits de la VHS, tous les comédiens sont issus de *La Main*, où ils jouaient des démons. L'actrice qui incarnait cette femme noyée apparaît ici dans le rôle de celle qui filme le rituel.

Vous utilisez justement ce thème de la cassette maudite, mais vous la réduisez à un simple tutoriel pour mener à bien une réincarnation forcée. On pourrait y voir un clin d'œil à *La Fin absolue du monde*, l'épisode de la saison 1 de *Masters of Horror* réalisé par John Carpenter, où apparaissait – et c'est aussi le cas dans votre film – un ange flippant.

S'agit-il d'une référence directe ?

D.P. : Oh ben mince alors, je ne l'ai jamais vu ! (rires) On a jeté un œil aux vieilles vidéos sur cassette qu'on avait tournées dans notre enfance, et il y avait systématiquement cet aspect très effrayant induit par la faible qualité de l'image. En augmentant le son et en passant le tout en noir et blanc, ça accentuait ce sentiment, cette ambiance. On s'est aussi inspirés de

toutes les vidéos dégueu sur lesquelles on a pu tomber sur Internet, qui étaient virales et forcément enregistrées sur des VHS bas de gamme...

M.P. : Et il y avait aussi toutes ces vidéos d'apparitions présumées d'aliens !

On repense à ces vidéos d'enfance que vous avez pu poster sur votre chaîne YouTube RackaRacka, comme celles où on vous voit petits en train de faire du catch. La cassette maudite de Substitution en est peu le jumeau maléfique.

D.P. : (rires) C'est lui, le jumeau maléfique ! (il pointe son frère du doigt)

Plus précisément encore, quelles ont été vos sources d'inspiration pour le lore de Substitution, notamment en ce qui concerne l'ange démoniaque ?

D.P. : Quand on fait des recherches pour un film, c'est toujours le moment le plus fun, car on rencontre de vrais occultistes. J'ai pu m'entretenir avec des personnes qui soutiennent qu'elles peuvent se transformer en sorcière ou en chat, et il y a même un gars qui affirmait pouvoir ressusciter les morts. J'ai donc joué le rôle d'un type qui interviewait ces gens, avec la perruque de longs cheveux noirs qui va bien, et je me suis fait appeler « Trevor ». En parlant à tous ces maîtres de l'occulte, j'ai pu m'inspirer de leur façon dont ils s'imaginent invoquer des esprits, ou de celle dont ils croient pouvoir communiquer avec l'au-delà. J'envoie ensuite les vidéos de ces entretiens à mon scénariste [Bill Hinzman], et on les parcourt de part en part afin de construire la meilleure version de notre script.

Dans Substitution, le pauvre petit Oliver (Jonah Wren Phillips) souffre encore plus que le jeune Riley (Joe Bird) dans La Main. Détestez-vous tant que ça les enfants ?

M.P. : (rires) Je pense que ça peut avoir un rapport avec le fait que les deux films ont été écrits simultanément, et se sont donc nourris l'un de l'autre. Quoi qu'il en soit, *Substitution* parle surtout d'un cercle d'abus, dont tous les personnages font partie. Ça a fait particulièrement sens quand on développait l'histoire de Laura, qui passe pour être une mère attentionnée. C'est une psychologue qui vient normalement en aide aux enfants, mais à l'inverse, elle se sert de

ses compétences pour les détruire. Elle a perdu sa fille et n'arrive pas à surmonter son décès, ce qui la pousse à commettre toutes ces choses horribles. Ça nous semblait donc pertinent de montrer cette violence et en tout cas, on n'a aucune aversion pour les enfants ! (rires)

Votre carrière montre quelques similitudes avec celles de Jordan Peele, puisque vous avez d'abord trouvé le succès en réalisant des vidéos drôles et parfois très trash, avant de vous lancer dans l'écriture de longs-métrages d'horreur. Toutefois, à la différence de ceux de Peele, vos films sont très premier degré, presque dénué d'humour ou d'ironie. Un film d'horreur doit-il être forcément sérieux pour vous ?

M.P. : On distingue vraiment ce qu'on fait sur YouTube du reste. Il s'agissait surtout avec ces sketches de vider notre cerveau de toutes ces petites idées qui nous venaient. On s'est ainsi tournés vers la comédie, l'action, et ça nous a notamment permis d'expérimenter différentes techniques d'effets spéciaux et visuels. C'était très grisant de faire ces vidéos, mais en parallèle de ça, on avait plein d'autres idées, tout un tas de choses qu'on n'avait pas le courage de mettre sur notre chaîne. On s'est donc dit que ce serait bien d'en faire des films. YouTube, c'était bien pour se défouler, mais il restait encore tout un imaginaire à part qui bouillonnait dans nos têtes depuis des lustres.

D.P. : J'ai toujours eu des craintes à l'idée de montrer deux personnages avoir une conversation sur YouTube, parce que je me disais que ça pourrait ennuyer notre audience, car ces gens-là attendaient de nous certaines choses. On ne pouvait donc pas s'exprimer aussi intimement sur YouTube qu'on le fait dans nos films.

À l'avenir, envisagez-vous de faire se rencontrer vos deux univers, celui de la comédie et celui de l'horreur ?

D.P. : Il se trouve que le projet sur lequel on est en train de travailler est un documentaire, soit quelque chose de très différent de ce que l'on montre dans nos films de genre. Ça va nous prendre la moitié de l'année de le mettre en boîte.

M.P. : En fait, je pense qu'on se situe un peu au carrefour de différents genres. On trouve certains aspects de *Substitution* comiques, mais peut-être que les

« QUAND ON FAIT DES RECHERCHES POUR UN FILM, C'EST TOUJOURS LE MOMENT LE PLUS FUN, CAR ON RENCONTRE DE VRAIS OCCULTISTES. »

DANNY PHILIPPOU



Les jeunes Sora Wong et Billy Barratt sont d'une justesse rare dans les rôles de Piper et Andy.

spectateurs ne le voient pas comme ça ! (rires) Selon moi, il y a quelque chose de grisant à se plonger dans un tel univers.

D.P. : D'ailleurs, parmi la foule de projets sur lesquels on travaille, on a aussi écrit une comédie romantique. Il n'est donc pas impossible qu'on fasse des choses plus franchement de l'ordre de la comédie.

Quel est le titre de votre projet de documentaire ?

M.P. : On n'a pas encore décidé d'un titre, mais ça parle de catch « deathmatch », qui est la version extrême du catch hardcore. Cet univers nous a toujours fascinés, et on était très excités à l'idée de s'immerger là-dedans et de partir à la rencontre des personnages qui le composent.

On remarque en effet votre attrait pour le catch hardcore en jetant un coup d'œil à votre chaîne YouTube, notamment quand on regarde vos vidéos de catch avec Ronald McDonald.

D.P. : Ouaï ! Ça nous a toujours bottés. C'est tellement cool de pouvoir travailler là-dessus en plus du reste.

Comment vous organisez-vous pour mener de front tous ces projets ?

M.P. : Eh bien, déjà, on est deux ! (rires) Mais c'est vrai qu'on jongle en ce moment avec pas mal de choses...

D.P. : On chapeaute pas mal de choses, même !

M.P. : Tout à fait. Pendant que je travaillais sur la mise en place du documentaire, Danny veillait au grain sur Substitution, s'occupait du tournage, puis on a fait ça ensemble. On se répartit les tâches en définissant bien ce que chacun de nous dirige.

D.P. : C'est ça l'avantage d'être deux !

Quand est-il prévu que se termine le tournage du documentaire ?

M.P. : Ça devrait être fini au deuxième semestre de cette année, pour une sortie – on croise les doigts – l'année prochaine. Actuellement, on a déjà bouclé 70 % du tournage.

D.P. : D'ailleurs, en plein milieu de notre promo presse de Substitution, il va falloir qu'on se rende au Mexique pour filmer du matériel pour le docu.

Vous n'avez donc pas commencé à tourner La Main 2 ?

D.P. : Non, on a juste développé le script, et même s'il est prêt à être envoyé, ce n'est pas le prochain film qu'on va tourner : après le documentaire, on va faire un film d'horreur que je suis en train d'écrire. Donc on va d'abord faire celui-ci, et après seulement, on s'occupera de La Main 2 !

Votre premier long-métrage n'est sorti qu'à peine deux ans avant, et maintenant, vous êtes à un rythme d'un film par an...

D.P. : On a toujours eu peur de ne plus être là, alors on laisse constamment la porte ouverte...

M.P. : « Les gars, vous voulez faire un film ? C'est parti ! »

D.P. : Si on travaille sur autant de choses, c'est sûrement parce qu'on s'inspire du cas de Hideo Kojima : ce développeur de jeux vidéo fait partie de ces artistes qui ont signé leurs chefs-d'œuvre alors qu'ils avaient tout juste atteint la trentaine. On s'est donc dit : « Merde, on a déjà 30 ans ! Il faut faire autant de films que possible ! »

Vous êtes d'ailleurs particulièrement attachés à l'univers du jeu vidéo, puisque vous aviez également envisagé de réaliser votre propre adaptation de Street Fighter...

D.P. : Il y a tellement de jeux vidéo qu'on adore... Malheureusement, on a dû abandonner Street Fighter pour pouvoir faire Substitution, car c'était impossible d'avoir ces deux projets sur un même planning. Mais ça a été un véritable crève-coeur.

M.P. : On aimait les jeux vidéo quand on était petits, mais maintenant aussi : on participe encore aujourd'hui à des tournois de Halo 3 !

Pourrait-on avoir accès à Deluge ?

D.P. : Oh mon Dieu, il va falloir que je me penche là-dessus ! C'est marrant parce qu'on ne l'a montré qu'à un festival, à l'époque (*lors des South Australian Screen Awards en 2014 – NDR*), donc je vais devoir fouiller dans un vieil ordinateur, et je ne suis même pas sûr de pouvoir le retrouver (à l'heure de l'écriture de ces lignes, les Philippou n'ont toujours pas réussi à mettre la main dessus – NDR) !

M.P. : Voilà un domaine dans lequel on est très nuls : garder des trucs ! Il y a tellement de choses qui se sont perdues à jamais... |